Les enjeux d'un prix Nobel

Cette année, les réactions au choix du prix Nobel de littérature, décerné à Bob Dylan, ont été nombreuses, en France particulièrement, avec des avis contrastés. L'idée n'est pas de revenir sur la réception de cette récompense, mais d'en saisir – si tant est que ce soit possible – la portée et la signification.

par Charles Ficat

Dans le long parcours de Bob Dylan, ce prix s'ajoute à de nombreux autres déjà reçus. Il ne saurait être question de citer ici tous les trophées musicaux type Grammy Awards, car il en a souvent obtenu au cours de ses cinquante-cinq ans de carrière.

Rappelons cependant quelques dates. Dès 1970, Dylan est fait docteur *honoris causa* de l'université de Princeton. Rien qu'en France, il a été fait commandeur de l'ordre des Arts et des Lettres (1990), récemment officier de la Légion d'honneur (2013). S'agissant de la Suède, il a reçu en 2000 le prix Polar, très haute distinction réservée aux musiciens. En 2008, une mention spéciale du prix Pulitzer pour son « *profond impact sur la musique populaire et la culture américaine, marqué par ses compositions lyriques d'une extraordinaire puissance poétique* ». Rien d'équivalent, cependant, au prix Nobel de littérature. Cette histoire remonte à loin, même si certains ont feint l'étonnement.

L'idée de proposer Dylan au comité Nobel revient à un professeur américain, Gordon Ball, professeur de littérature à l'Institut militaire de Virginie. Gordon Ball a été un ami d'Allen Ginsberg, ce qui peut expliquer certaines connexions. C'est lui qui a milité à partir de 1996 en faveur de l'attribution du prix à Dylan. Dès la fin des années 1990, ont paru quantité de livres, d'études, d'analyses, de biographies, de documentaires consacrés au chanteur. Cette effervescence éditoriale a coïncidé avec une renaissance artistique puisque, en 1997, la carrière de Dylan est repartie en force, notamment grâce à l'album *Time out of Mind*.

Concernant Dylan, 1997 est une année particulièrement intéressante, car au printemps il souffre d'une histoplasmose, sorte d'infection pulmonaire, qui manque de l'emporter. Suit une période de convalescence. À la sortie de l'hôpital, il déclarera : « *J'ai failli voir Elvis.* » La tournée européenne prévue durant le printemps est annulée et il ne réapparaît que quelques semaines plus tard. Début septembre, il publie donc *Time out of Mind*, qui marque un nouveau départ, un cycle d'au moins quinze ans, jusqu'au disque *Tempest* (2012), d'une inspiration retrouvée.

Chaque année, son nom apparaissait parmi les lauréats potentiels du prix Nobel de littérature. En 2011, les rumeurs se sont renforcées, mais sans succès. Pourquoi en 2016 le jury l'a-t-il consacré ?

Plusieurs livres ont pu jouer un rôle d'incitation auprès des jurés. *La République invisible* (1997) de Greil Marcus, consacré aux *Basement Tapes* (1967), a révélé l'Amérique secrète de Bob Dylan, avec ses repères et ses lieux de mémoire. À propos des États-Unis, Raymond Aron parlait, lui, de « République impériale ». Avec Greil Marcus, on entre dans la clandestinité d'une Amérique souterraine avec ses codes et ses *outlaws*. Depuis plusieurs décennies et le fameux article paru en 1970 à propos de *Self Portrait* (« What is this shit ? »), les écrits de Marcus entretiennent une certaine ambivalence à l'égard de Bob Dylan. En témoigne cette déclaration au magazine *Isis* en 2005 : « *J'espère qu'il ne l'aura pas. Il y a des milliers de romanciers qui le méritent plus que lui. C'est un prix de littérature. Il est un* songwriter*, il est un chanteur, il est un* performer. *De toutes les façons, Bob Dylan a gagné plein de prix, il n'a pas besoin de celui-là. Il y a plein de gens qui ont besoin de l'argent, qui ont besoin des lecteurs.* » Heureusement pour lui, il a signé une tribune favorable dans *The New York Times*, publiée dans *Le Monde*, dans laquelle il félicitait le lauréat.

À mentionner également, le livre *Bob Dylan in America* de Sean Wilentz, professeur à Princeton, qui envisage les liens profonds et mystérieux entre Dylan et l'histoire et la géographie américaines. Wilentz est surtout célèbre pour des ouvrages historiques sur l'avènement de la démocratie américaine de Jefferson à Lincoln. Dylan connaît l'Amérique comme personne. Il l'a sillonnée en tous sens, y compris dans ses recoins les plus obscurs. Dans *De la démocratie en Amérique*, Tocqueville insiste sur le rôle des communes dans la vitalité politique de l'Union. Cette Amérique des petites villes, Dylan n'a cessé de l'explorer au fil de son *Never Ending Tour*. Il est probablement le seul artiste de sa renommée à se produire dans ces villes perdues.

Autre personnalité à jouer un rôle éminent dans la « dylanologie », Christopher Ricks,

LES ENJEUX D'UN PRIX NOBEL

professeur à l'université de Boston, auteur d'une somme sur l'art poétique de Dylan : *Dylan's Visions of Sin* (« les visions du péché »). Divisée en trois parties – les sept péchés capitaux, les quatre vertus cardinales, les trois vertus théologales –, la démonstration illustre à chaque fois par des exemples tirés des chansons les catégories mentionnées.

Il ne faudrait pas oublier les travaux pionniers de Michael Gray : le *Song and Dance Man*, dont l'édition originale en 1970 fut le premier travail académique sur l'œuvre de Dylan – la troisième édition de 2000 compte plus de 900 pages très serrées –, et la *Bob Dylan Encyclopedia*, qui restent des ouvrages majeurs et indispensables.

Enfin, un dernier livre mérite d'être cité. Peut-être est-ce celui qui a fait basculer le jury : l'édition critique des *Lyrics* de 2014 parue chez Simon and Schuster. Elle ne pèse pas moins de huit kilos. Préfacée par Christopher Ricks, elle permet de prendre la mesure de l'océan dylanien, de sa fécondité, de son ampleur, de sa richesse.

Certains critiques ont pu dire : « Dylan n'a pas d'œuvre ». Pourtant, le cœur de son œuvre réside dans le recueil des paroles de ses chansons. Nous avons non seulement la chance de pouvoir le lire, mais aussi de l'écouter avec des orchestrations. C'est une richesse incomparable. Et si la voix de Dylan vous importune, il existe des interprétations par d'autres, tant ses chansons depuis l'origine ont été reprises.

Voilà en 2016 quel était le contexte avant l'attribution du prix Nobel de littérature : préexistait un mouvement de fond que beaucoup n'ont pas voulu voir ou accepter. À notre connaissance, les autres prétendants américains au prix Nobel de littérature ne suscitent pas une semblable effervescence intellectuelle.

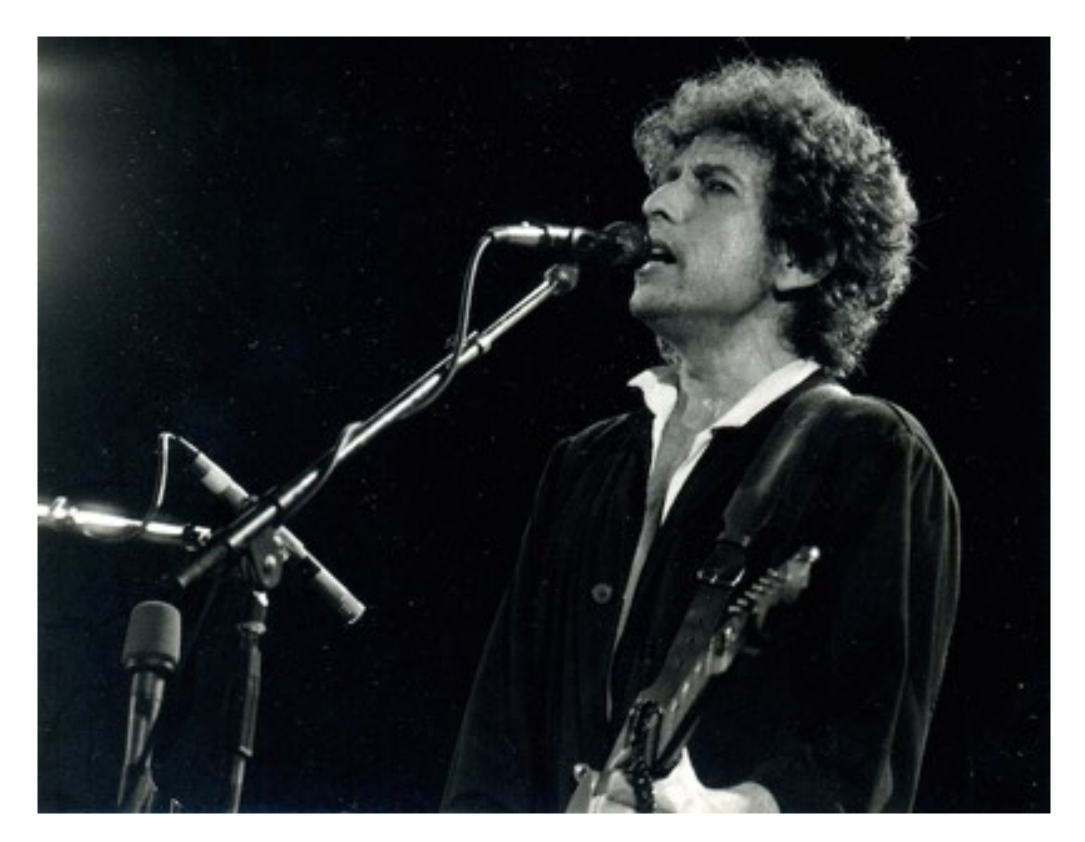
Qu'a dit l'Académie Nobel ? Bob Dylan reçoit le prix de littérature pour « *avoir créé de nouvelles expressions poétiques dans la grande tradition de la chanson américaine* ». Dans aucun article, on n'a eu de définition de cette « *grande tradition de la chanson américaine* ». Peut-on parler de grande tradition de la chanson italienne, espagnole, allemande, britannique, française, russe, indienne, chinoise, japonaise, africaine, brésilienne ? Entendons une tradition qui soit à la hauteur d'un prix Nobel de littérature ? Cette question est posée. La réponse est à la discrétion de chacun.

La « *grande tradition de la chanson américaine* », qu'entendre par cette formule ? Tentons d'y répondre en conservant l'horizon dylanien en ligne de mire.

Premier courant : le *folk*. En la personne de Woody Guthrie (1912-1967), la chanson engagée, les luttes sociales. Sur sa guitare, il était écrit : « *Cette machine tue les fascistes.* » Auteur de chansons inoubliables, dont la plus célèbre est « This Land is Your Land », il a aussi écrit une autobiographie exceptionnelle, *En route vers la gloire* (*Bound for Glory*), qui a profondément marqué le jeune Dylan. De ses textes émane une poésie profonde à l'esprit vagabond du Midwest. Modèle du premier Bob Dylan à guitare et casquette, il meurt en 1967 et Dylan ne l'oubliera jamais.

Deuxième courant : la *country*. Nul ne l'incarne mieux que Hank Williams (1923-1953). Originaire de l'Alabama, figure maudite de la culture américaine, mort alcoolique, il est emporté par son destin tragique. Certaines de ses chansons évoquent le divorce, notamment le superbe « My Son Calls Another Man Daddy ». Une imagerie romantique accompagne la figure de Williams. À de nombreuses reprises, il est arrivé que Dylan interprète ses chansons. Dans ses *Chroniques*, il ne manque pas de lui rendre hommage : « *Tout jeune je m'étais identifié à lui.* » À sa mort, le jeune Dylan n'a que douze ans. À l'instar de beaucoup d'Américains, Williams est empreint de religion : « I Saw the Light ». En même temps, sa vie n'est que chute. Williams entre aussi dans ces « visions du péché » dont parle Christopher Ricks. Il tournait beaucoup, comme Dylan. Il est un ange foudroyé d'une exceptionnelle profondeur.

Troisième courant, immense, très présent dans toute l'œuvre de Dylan: le *blues*. Il a écrit pas mal de chansons sur les *bluesmen* : « Blind Willie McTell », un de ses chefs-d'œuvre des années 1980, « High Water (for Charley Patton) »… Une figure légendaire, cependant, domine ce courant par sa poésie et son aura : Robert Johnson (1911-1938), destin fracassé, comme celui de Hank Williams. Robert Johnson doit sa célébrité au pacte qu'il aurait passé avec le diable et en vertu duquel il aurait trouvé l'inspiration. Ce pacte, il l'aurait contracté au carrefour des *highways* 49 et 61. Les circonstances de sa fin restent obscures : il serait mort empoisonné par un patron de bar dont il aurait regardé la femme avec un peu trop d'insistance. La chanson « Highway 61 Revisited » et l'album éponyme sont hantés par le fantôme de Robert Johnson. Dylan, lui aussi, a été



marqué par cette idée de pacte avec le diable. Selon certains témoignages **[1]**, il s'y serait prêté lui-même. N'a-t-il pas écrit : « *It may be the devil or it may be the Lord / But you're gonna have to serve somebody* » (« *que ce soit le diable ou le seigneur / tu vas quand même devoir servir quelqu'un* »).

Revisiter Bob Dylan, c'est revenir sur les lieux du pacte et reconsidérer l'œuvre à l'aune d'une nouvelle perspective, celle du prix Nobel. Woody Guthrie, Hank Williams et Robert Johnson font partie de la « *grande tradition de la chanson américaine* ». Sans eux, Dylan ne serait pas ce qu'il est, et il en a pleinement conscience. Il se trouve qu'il en récolte les fruits. À ces courants musicaux, il a injecté du rock'n'roll, de l'électricité, un « *wild mercury sound* » qui l'ancre dans le cœur de la modernité. C'est ce que l'Académie Nobel a voulu consacrer en mettant en exergue ces « *nouvelles formes poétiques* ».

La littérature de langue anglaise s'abreuve à deux sources principales. En premier lieu, Shakespeare, présent dès le début de la carrière de Dylan. Durant son enfance dans le Minnesota, il fréquentait les fêtes foraines où circulaient des masques géants tirés des personnages célèbres du théâtre shakespearien. Dans ses chansons figurent maintes allusions. Pour en rester à « Highway 61 Revisited », il y est fait mention de *Twelfth Night* (*Le soir des rois*), et dans « Desolation Row » apparaît une Ophélie sous la fenêtre. L'album plus récent *Love and Theft* contient probablement le plus grand nombre de références au maître anglais.

En second lieu, la Bible, dans la traduction du roi Jacques (la *King James Bible* de 1611), constitue une référence majeure. Dylan l'a pratiquée assidûment dans tous les sens, Ancien et Nouveau Testaments. Les références sont innombrables. Par exemple, dans « Highway 61 » à nouveau: « *Oh God said to Abraham "Kill me a son"* ». Comme de nombreux Américains, Dylan est un homme de la Bible : de l'Ancien Testament par son judaïsme de naissance, mais sa conversion à la fin des années 1970 a fait de lui pendant quelques années une sorte de prédicateur évangélique, nourri des Écritures saintes. Il n'est pas d'album qui ne contienne explicitement ou implicitement d'allusion sacrée sous une forme ou sous une autre.

En tant qu'écrivain de langue anglaise, Dylan ne pouvait échapper à la confrontation avec ces deux sources. L'emprunt de telle ou telle expression à Shakespeare ou à la Bible ne suffit pas à faire un grand auteur. Pour autant, on ne peut les ignorer non plus. Force est de reconnaître qu'avec Dylan on plane à une certaine altitude sans qu'on s'en rende forcément compte sur le moment.

Dans ses mémoires, il écrit que les artistes des disques Sun chantaient comme si leur vie en

LES ENJEUX D'UN PRIX NOBEL

dépendait. Chez lui aussi transparaît cette intensité dramatique qui confère à son œuvre l'extraordinaire puissance dont nous commençons seulement à prendre conscience. Nous n'en sommes qu'à l'aube des études dylaniennes.

Quand il s'est agi de justifier le choix de Dylan, Sara Danius, la secrétaire perpétuelle de l'Académie Nobel, a invoqué devant les journalistes Homère et Sappho, qui chantaient leurs poèmes. Comparaison stimulante. Nous ne possédons plus les partitions d'Homère et de Sappho, et pourtant leurs poèmes ou leurs fragments sont lus, c'est-à-dire que les textes tiennent sans la musique. Est-ce aussi le cas pour l'œuvre de Dylan ? À la postérité de ratifier ou non cette analogie. Mais il a marqué son empreinte dans la culture populaire en forgeant des expressions passées dans le langage courant : « Blowin' the Wind », « A Hard Rain's A-Gonna Fall », « The Times They Are a-Changin' », « Knockin' on Heaven's Door »… comme on dirait l'« homme aux mille tours » ou l'« aurore aux doigts de rose ». Créer des lieux communs fait partie du génie.

Dans la seule interview accordée depuis l'attribution du prix – un entretien avec Edna Gunderson, journaliste au *Telegraph* –, Dylan a reconnu que certaines de ses chansons pouvaient être lues comme des poèmes dans une perspective homérique. Il citait : « Blind Willie McTell », « Ballad of Hollis Brown », « Joey », « A Hard Rain's A-Gonna Fall », « Hurricane ».

Les interviews **[2]** sont essentielles dans la compréhension du phénomène Dylan : elles aident à s'approcher de la complexité de l'œuvre. Dans une certaine mesure, elles sont une œuvre en elle-même, elles invitent à la réflexion, car il peut s'y montrer hermétique, changeant, insaisissable, spirituel. Elles contribuent à la légende. Sans les interviews, quelque chose manquerait. Composé avec le plus grand soin, le recueil de Jonathan Cott contient l'essentiel des déclarations publiques.

Pour le reste, il faut bien sûr revenir aux *Lyrics* **[3]**, les paroles des chansons, et à son autobiographie, *Chroniques volume 1* **[4]**. Aura-t-on jamais la suite ? D'autres disques verront-ils le jour ? Le dernier avec des chansons originales, *Tempest*, remonte à 2012. *La Tempête* est la dernière – en tout cas une des dernières – pièce de Shakespeare. Les deux derniers disques, *Shadows in the Night* et *Fallen Angels*, sont des disques de reprises. Cette phase correspond-elle à un moment d'inspiration contrariée comme au début des années 1990 où il avait publié deux disques de reprises de chansons folk des XIXe et XXe siècles ?

Il faudrait aussi aborder sa peinture, car se tient à Londres cet automne une exposition de ses dernières œuvres. À sa manière, il est sur différents fronts des arts. Bien sûr, le *Never Ending Tour* continue. Tant qu'il peut jouer, il continuera à donner des concerts : « *C'est mon destin* », a-t-il déclaré un jour. Le soir du Nobel, il jouait dans un casino à Las Vegas, et, pour la première fois depuis cinq ans, il a repris une guitare sur le morceau « Simple Twist of Fate », simple retournement du destin, simple ironie du sort. Il a conclu le concert par un « Why Try To Change Me Now ».

Dans ses mémoires, *Born to Run*, Bruce Springsteen écrit : « *Bob Dylan est le père de mon pays.* » Après le Nobel, chacun y est allé de son éloge, de son commentaire ou de sa critique. Les noms les plus souvent cités en référence à ce lauréat étaient des poètes : William Blake, Walt Whitman, Rimbaud. Il importe aussi que l'Académie ait couronné ce type de poésie visionnaire et lyrique, dans la tradition de la lyre d'Orphée, car la littérature ne se résume pas au roman et à la fiction. D'autres formes d'expression ont aussi le droit d'exister tant dans la critique que dans la librairie. C'est le sens de ce Nobel : la poésie possède aussi ses lettres de noblesse et elle compte dans le cœur des hommes.

Le professeur Ricks a bien résumé la situation : « *Bob Dylan est un génie, mais ce n'est pas que de la littérature.* »

Charles Ficat

(Intervention à la librairie L'Écume des Pages, Paris, 15 novembre 2016)

1. Voir dans le film de Martin Scorsese, *No Direction Home*, le témoignage de Tony Glover.

2. *Dylan par Dylan*, trad. Denis Griesmar, Bartillat, 2007

3. Trad. Robert Louis et Didier Pemerle, Fayard, 2008.

4. Trad. Jean-Luc Piningre, Fayard, 2005.